

mon bien ni celui de mes voisins n'y suffiraient : il est vrai que de temps en temps je suis bien aise de me régaler de cette manière.

— Mon ami Grugeon, dit Fortuné, attachez-vous à moi, je vous ferai faire bonne chère, et vous ne serez pas mécontent de m'avoir choisi pour maître.

Camarade, qui ne manquait ni d'esprit ni de prévoyance, avertit le chevalier qu'il était bon de défendre à tous ses gens de se vanter des dons extraordinaires qu'ils avaient. Il ne différa point à les appeler, et leur dit :

— Écoutez, Forte-Échine, Léger, le bon Tireur, Fine-Oreille, Trinquet et Grugeon : je vous avertis que si vous voulez me plaire, vous garderez un secret inviolable sur les talents que vous avez ; et je vous assure que j'aurai tant de soin de vous rendre heureux, que vous serez contents.

Chacun lui promit avec serment d'être fidèle à ses ordres ; et peu après le chevalier, plus paré de sa beauté et de sa bonne mine que de son magnifique habit, entra dans la ville capitale, monté sur son excellent cheval, et suivi des gens du monde les mieux faits. Il ne tarda pas à leur faire faire des habits de livrée, tout chamarrés d'or et d'argent ; il leur donna des chevaux, et s'étant logé dans la meilleure auberge, il attendit le jour marqué pour paraître à la revue. Mais l'on ne parlait plus que de lui dans la ville, et le roi, prévenu de sa réputation, avait fort envie de le voir.

IV



TOUTES les troupes s'assemblèrent dans une grande plaine. Le roi y vint avec la reine douairière, sa sœur, et toute leur cour qui ne laissait pas d'être encore pompeuse, malgré les malheurs qui étaient arrivés à l'état : aussi Fortuné fut ébloui de tant de richesses. Mais si elles attirèrent ses regards, son incomparable beauté n'attira pas moins ceux de cette brillante réunion ; chacun demandait quel était ce jeune chevalier si bien fait et de si bon air, et le roi, passant proche du lieu où il était, lui fit signe de s'approcher.

Fortuné descendit aussitôt de cheval, pour faire une profonde révérence au roi ; il ne put s'empêcher de rougir,

voyant avec quelle attention on le regardait : cette nouvelle couleur releva encore l'éclat de son teint.

— Je suis bien aise, lui dit le roi, d'apprendre par vous-même qui vous êtes.

— Sire, répliqua-t-il, on m'appelle Fortuné, sans que j'aie eu jusqu'à présent aucune raison de porter ce nom, car mon père, qui est comte de la Frontière, passe sa vie dans une grande pauvreté, quoiqu'il soit né avec autant de biens que de naissance.

— La fortune, répondit le roi, n'a pas mal fait pour vos intérêts, de vous amener ici : je me sens une affection particulière pour vous, et je me souviens maintenant que votre père a rendu au mien de grands services ; je veux les reconnaître en votre personne.

— C'est une chose juste, ajouta la reine douairière ; et comme je suis votre aînée, et que je sais plus particulièrement que vous tout ce que le comte de la Frontière a fait pendant plusieurs années pour le service de l'état, je vous prie de vous reposer sur moi du soin de récompenser ce jeune chevalier.

Fortuné, ravi de l'accueil qu'on lui faisait, ne pouvait assez remercier le roi et la reine ; il n'osait cependant s'étendre beaucoup sur les sentiments de sa reconnaissance, croyant qu'il était plus respectueux de se taire que de parler trop. Le peu qu'il dit parut si juste et si à propos, que chacun l'applaudit ; ensuite il remonta à cheval, et se mêla parmi les seigneurs qui accompagnaient le roi.

Le roi lui dit après la revue, qu'il craignait que la guerre

ne fût sanglante, et qu'il avait résolu de l'attacher à sa personne. La reine douairière, qui était présente, s'écria qu'elle avait eu la même pensée ; qu'il ne fallait point l'exposer au péril d'une longue campagne ; que la charge de premier maître d'hôtel était vacante dans sa maison, et qu'elle la lui donnait.

— Non, dit le roi, j'en veux faire mon grand écuyer.

Ils se disputaient ainsi l'un et l'autre le plaisir d'avancer Fortuné.

Il n'y avait guère de jours que Fortuné n'appelât son coffre de maroquin et ne prît dedans un habit neuf.

La reine lui demandait quelquefois par quel moyen son père fournissait à une si grande dépense. Fortuné rougissait et répondait respectueusement aux différentes questions que lui faisait la



reine. D'ailleurs il s'acquittait admirablement bien de sa charge; son cœur, sensible au mérite du roi, l'attachait plus à sa personne qu'il n'aurait voulu.

— Quelle est ma destinée? disait-il; j'aime un grand roi, sans pouvoir espérer qu'il m'aime.

Le roi, de son côté, le comblait de faveurs: il ne trouvait rien de bien fait que ce que faisait le beau chevalier.

Un jour, le roi dit à la reine: — Vous savez qu'il y a un mois, on vint me donner avis qu'un dragon d'une grandeur prodigieuse ravageait toute la contrée. Je croyais qu'on pourrait le tuer, et j'avais donné là-dessus les ordres nécessaires; mais on a tout tenté inutilement. Il dévore mes sujets, leurs troupeaux, et tout ce qu'il rencontre; il empoisonne les rivières et les fontaines où il se désaltère, et fait sécher les herbes et les plantes sur lesquelles il se repose.

— Je n'ignore pas, répliqua la reine, les mauvaises nouvelles que vous avez reçues; Fortuné, que vous avez vu auprès de moi, venait de m'en rendre compte: il vous prie, avec la dernière instance, de lui permettre d'aller combattre l'affreux dragon. Il est vrai qu'il a une adresse si merveilleuse, et qu'il manie si bien ses armes, que je ne suis point surprise qu'il présume beaucoup de lui: ajoutez à cela, qu'il m'a dit avoir un secret pour endormir les dragons les plus éveillés; mais il n'en faut point parler, parce qu'il ne paraîtrait pas assez de valeur dans son action.

— De quelque manière qu'il la fit, répliqua le roi, elle

serait bien glorieuse pour lui, et bien utile pour nous, s'il pouvait y réussir; cependant je crains que ce ne soit l'effet d'un zèle indiscret, et qu'il ne lui en coûte la vie.

— Non, mon frère, ajouta la reine: il m'a conté là-dessus des choses surprenantes; vous savez qu'il est naturellement fort sincère, et puis, quel honneur pourrait-il espérer de mourir en étourdi? Enfin, continua-t-elle, je lui ai promis d'obtenir ce qu'il désire avec tant d'ardeur: si vous le lui refusez, il en mourra.

— Je consens à ce que vous voulez, dit le roi. Je vous avoue, malgré cela, que j'y ai de la répugnance; mais appelons-le.

Aussitôt il fit signe à Fortuné de s'approcher, et lui dit d'un air obligeant. — Je viens d'apprendre par la reine le désir que vous avez de combattre le dragon qui nous désole; c'est une résolution si hardie, que je ne peux croire que vous en envisagiez tout le péril. Allez donc, allez où la gloire vous appelle; je sais que vous avez tant d'adresse dans toutes les choses que vous faites, et particulièrement dans l'exercice des armes, que ce monstre aura peut-être de la peine à éviter vos coups.

— Sire, répliqua le chevalier, de quelque manière que je me tire du combat, je serai satisfait: je vous délivrerai d'un fléau terrible, ou je mourrai pour vous; mais honorez-moi d'une faveur qui me sera infiniment chère.

— Demandez tout ce que vous voudrez, dit le roi.

— J'ose, continua-t-il, demander votre portrait.

Le roi lui sut beaucoup de gré de songer à son portrait

dans un temps où il avait lieu de s'occuper de bien d'autres choses.

Le roi retourné dans son palais, et la reine dans le sien, Fortuné fut trouver son cheval, et lui dit : — Mon cher Camarade, il y a bien des nouvelles.

— Je les sais déjà, seigneur, répliqua-t-il.

— Que ferons-nous donc ? ajouta Fortuné.

— Il faut partir au plus tôt, répondit le cheval. Prenez un ordre du roi, par lequel il vous ordonne d'aller combattre le dragon ; nous ferons ensuite notre devoir.

Ce peu de mots encouragea notre jeune chevalier. Il ne manqua pas de se rendre le lendemain de bonne heure chez le roi, avec un habit de campagne aussi bien entendu que tous les autres qu'il avait pris dans le coffre de maroquin.

Aussitôt que le roi l'aperçut, il s'écria : — Quoi ! vous êtes prêt à partir ?

— L'on ne peut avoir trop de diligence pour exécuter vos commandements. Sire, je viens prendre congé de vous.

Le roi ne put s'empêcher de s'attendrir, voyant un chevalier si jeune, si beau, si parfait, sur le point de s'exposer au plus grand péril où un homme pouvait jamais se mettre.

Il l'embrassa, et lui donna son portrait enrichi de gros diamants. Fortuné le reçut avec une joie extraordinaire : les grandes qualités du roi l'avaient touché à tel point, qu'il n'imaginait rien au monde de plus aimable que lui, et s'il

souffrait en le quittant, c'était bien moins par la crainte d'être dévoré par le dragon, que par la privation d'une présence si chère.

Le roi voulut que l'ordre délivré à Fortuné d'aller combattre renfermât la recommandation à tous ses sujets de l'aider, et de lui donner les secours dont il pourrait avoir besoin. Fortuné ayant pris congé du roi alla chez la reine, qui était à sa toilette, entourée de plusieurs dames. Il la salua respectueusement, et lui demanda si elle voulait l'honorer de ses ordres, vu qu'il allait partir.

— Je prie les dieux, dit la reine, de vous faire vaincre, et de vous ramener triomphant.

— Madame, répliqua le chevalier, votre majesté me fait trop d'honneur : elle sait assez le péril où je m'expose, je ne l'ignore pas non plus ; cependant je suis tout plein de confiance.

Enfin, le chevalier se rendit chez lui ; il ordonna à ses sept excellents domestiques de monter à cheval et de le suivre, parce que le temps était venu d'éprouver ce qu'ils savaient faire. Il n'y en eut aucun qui ne témoignât de la joie de pouvoir le servir. Ils ne furent pas une heure à mettre tout en ordre, et ils partirent avec lui, l'assurant qu'ils ne négligeraient rien pour sa satisfaction. En effet, quand ils se trouvaient seuls dans la campagne, et qu'ils ne craignaient point d'être vus, chacun faisait preuve de son adresse. Trinquet buvait l'eau des étangs et pêchait le plus beau poisson pour le dîner de son maître. Léger, de son côté, attrapait les cerfs à la course, et prenait un lièvre par

les oreilles, quelque rusé qu'il fût. Le bon Tireur ne faisait quartier ni aux perdreaux, ni aux faisans; et quand le gibier était tué d'un côté, la venaison de l'autre, et le poisson hors de l'eau, Forte-Échine s'en chargeait gaiement. Il n'y avait pas jusqu'à Fine-Oreille, qui ne se rendit utile : il écoutait sortir de la terre les truffes, les morilles, les champignons, les salades, les herbes fines; aussi Fortuné n'avait presque pas besoin de mettre la main à la bourse pour faire les frais de son voyage.

V



Il marchait abîmé dans une profonde rêverie, quand il en fut tiré par les cris perçants de plusieurs personnes; c'étaient de pauvres paysans que le dragon dévorait. Il en vit quelques-uns qui, s'étant échappés, fuyaient de toutes leurs forces, il les appela sans qu'ils voulussent s'arrêter. Il les suivit et leur parla, et sut par eux que le monstre n'était pas éloigné. Leur ayant demandé comment ils faisaient pour s'en garantir, ils lui dirent que l'eau était rare dans le pays, que l'on ne buvait que l'eau des pluies, et que pour la conserver, ils avaient fait un étang; que le dragon, après bien des courses, y venait